

« Madame Figaro ». – Pourquoi reformuler le Mois de la Photo ?

François Hébel. – Quand Jean-Luc Monterosso l'a créé en 1980, il n'y avait pas de lieux consacrés au médium à Paris. Il a convaincu des musées de monter de grandes expositions. Aujourd'hui, il n'y a pas une ville au monde où autant d'institutions montrent de la photo toute l'année. À la fin des années 1990, Paris Photo s'est greffé sur le festival, en novembre, avant d'avoir le succès que l'on sait. Le Mois avait donc un peu perdu son rôle. Quand

Jean-Luc Monterosso m'a proposé d'être le directeur de cette édition, je venais de quitter Les Rencontres d'Arles, et j'ai accepté à condition de lui redonner du sens. Comme je suis passionné d'architecture et d'urbanisme et que les enjeux de la banlieue m'intéressent, j'ai proposé qu'on l'étende au Grand Paris et qu'on le déplace en avril.

Une description du festival ?

Un festival pour moi est un parcours, une occasion de découvertes de lieux, d'artistes – des locomotives aux moins connus et aux plus jeunes – et, dans ce cas, d'environnements architecturaux. Nous proposons trois Week-Ends Intenses, qui regroupent géographiquement les expositions avec un peu de Paris, un peu de périphérie, et plein d'événements. Nous installons aussi chez BETC, à Pantin, trois studios photo professionnels dans lesquels les « Grands Parisiens » pourront venir se prendre en photo en famille.

Vous avez choisi de ne pas donner de thème ?

Cela ne correspondait pas à la vocation de nombre des lieux, qui sont davantage dédiés à l'art contemporain. J'ai préféré dialoguer avec eux, comprendre comment les opérateurs culturels voient la photo aujourd'hui. Nous avons rencontré un grand enthousiasme : certains, comme le Mac Val et le musée d'Orsay, avaient déjà monté leur programme, ils ont quand même fait en sorte de participer. Quand la programmation a été finie, j'ai travaillé sur le catalogue (éditions Actes Sud) et, là, quatre thèmes se sont détachés et en constituent le découpage – portraits, paysages, photographie de rue et la photographie comme matériau.

Le Mois de la Photo du Grand Paris : toutes les expositions, les événements et le programme des Week-Ends Intenses sur www.moisdelaphotodugrandparis.com



À VOIR AUSSI

ARTISTES AU NATUREL

Encore un excellent cru à Chaumont cette année : la grande Sheila Hicks, l'enchanteresse de la tapisserie contemporaine, une nouvelle installation du magique El Anatsui, Sam Szafran, Tadashi Kawamata...

9^e Saison d'art de Chaumont-sur-Loire, jusqu'au 5 novembre. www.domaine-chaumont.fr

JARDINS ROYAUX

Après un chantier de sept mois, le château de Chambord retrouve son jardin à la française grâce au mécène américain Stephen Schwarzman : 600 arbres, 800 arbustes, 200 rosiers, 15 250 plantes et 18 874 mètres carrés de pelouse sur 6,5 hectares. Une royale démesure ouverte à la visite.

www.chambord.org



LE BUZZ DE...

ROMAIN DURIS
Soldat du jeu

Après la soutane dans « la Confession », il enfle l'uniforme militaire de la Première Guerre dans « Cessez-le-feu ».

IL NAVIGUE entre l'Afrique et la France dans ce premier film du scénariste Emmanuel Courcol. L'acteur incarne un héros de 1914-1918 qui, après avoir fui sur un autre continent pour oublier les horreurs du champ de bataille, revient au pays retrouver les siens et affronter ses fantômes.

IL S'ÉPREND de la professeur de langue des signes (Céline Sallette) de son frère (Grégory Gadebois). Ce duo romantique est l'atout de ce drame historique plus maîtrisé dans sa partie française que dans ses parenthèses africaines.

IL REVIENDRA dans « Madame Hyde », une comédie de Serge Bozon, avec une Isabelle Huppert schizophrénique. Il donnera aussi la réplique à Vincent Cassel, Sandrine Kiberlain et Élodie Bouchez dans « Fleuve noir », polar d'Erick Zonca, qui n'avait pas tourné pour le cinéma depuis « Julia », en 2008.

Cessez-le-feu, en salles le 19 avril.

PHOTOS CLAUDIA HUDOBRO ET CHRISTOPHE MAZODIER/POLARIS FILM PRODUCTION. PICTO IVAN SOLDI

CINÉMA

COLOC forcée

Yvan vit aux crochets de Delphine, qui gère absolument tout : l'argent, le quotidien et les enfants. Ne se supportant plus, ils divorcent. Mais monsieur, sans emploi fixe, ne peut pas retrouver de logement.

Aussi décide-t-il de profiter des 20 % de la maison qu'il détient en continuant d'imposer sa présence. Après Joachim Lafosse dans « l'Économie du couple », Dominique Farrugia s'attaque, lui aussi, au phénomène social de la cohabitation forcée, mais sous un angle bien moins dramatique. Chacun y va ici de son petit coup bas pour pourrir la vie de l'autre. C'est drôle, bien vu et porté par la prestation de Gilles Lellouche, irrésistible en grand gamin accro aux Granola et à la variété française.

Sous le même toit, de Dominique Farrugia, avec Gilles Lellouche, Louise Bourgoïn, Manu Payet...



Gilles Lellouche et Louise Bourgoïn.

PHOTO SAINT-ANDRÉ DES ARTS/PIOANDCO ET ROGER ARPAJOU/2016 EUROPA CORP/TF1 FILMS PRODUCTION

CINÉMA

LA GRÈCE en toile de fond

Actrice, metteur en scène de théâtre et ici documentariste, Sandrine Dumas nous entraîne d'Athènes à Ithaque sur les traces de la peintre grecque Thalia Flora-Karavia, et nous immerge dans l'histoire de son pays au XX^e siècle. Mais aussi dans sa propre histoire de famille : grâce à un tableau,

la mère de la cinéaste aura évoqué son enfance avant de mourir. Et c'est aussi grâce à son film que la réalisatrice en découvrira davantage sur sa secrète maman. Original et émouvant, « Nostos » (« retour », en grec, et racine du mot « nostalgie ») réconcilie l'intime et l'universel, le familial et le culturel.

Nostos, de Sandrine Dumas.